

Une question posée à cinq cinéastes

Afin de prendre le pouls de ce qui anime le milieu cinématographique français à la suite de la publication du rapport du Club des 13, nous avons sollicité l'avis de cinq cinéastes en leur posant une question sur les difficultés qu'ils éprouvent dans leur pratique artistique. Entre l'indignation, la colère, la lucidité, et le besoin de comprendre et de relativiser (ou de nuancer) : regards croisés sur une réalité préoccupante qui n'a pas fini de susciter la polémique.

Croyez-vous, comme le soutient le rapport du Club des 13, que la qualité du cinéma français se soit tangiblement dégradée depuis dix ans et qu'il est de plus en plus difficile de réaliser en France des films qui affirment une vision personnelle ?

Jacques Doillon



Le premier venu (2007)

Abdellatif Kechiche

Je n'ai malheureusement pas lu le Rapport dans le détail, car toute cette histoire s'est passée au moment de la sortie de mon film (*La graine et le mulet*, ndr) et de la préparation de celui qui suivra. Mais sur la notion de qualité, même s'il ne faut pas oublier qu'elle relève de l'impression personnelle et est donc très difficile à juger, je peux néanmoins dire que je suis souvent surpris par la qualité des films français que je vois. Qu'ils soient débutants ou établis, plusieurs cinéastes dont Pascale Ferran, Arnaud Desplechin, Claire Denis, Agnès Varda, Robert

Guédiguian ou Manuel Poirier continuent à défendre leur vision du cinéma avec talent. Pour ce qui est de la production, je dirais également qu'il est toujours difficile pour un cinéaste de faire un film tel qu'il l'entend : un film censé attirer un grand public est plus facile à concevoir parce qu'il repose sur une recette. Par contre, même si je ne remets pas du tout en cause l'existence d'un cinéma grand public, je pense qu'il existe un vrai problème de diffusion et de distribution. Il y a peut-être là quelque chose à régler pour qu'un groupe de cinéastes plus

libres puisse un peu plus exister. Lorsqu'un film dit grand public sort, il prend toute la place, que ce soit dans les médias ou dans le nombre de salles qui l'accueillent. Je ne dis pas qu'il faut absolument partager de façon parfaitement équitable, mais il y a certainement là quelque chose de trop anarchique. C'est à mon sens cet équilibre et la façon dont on promeut le cinéma dans son ensemble qui doivent être repensés.

*Propos recueillis par
Helen Faradji*

En bref, un cinéma propriété de la télévision. Pas nouveau, mais avant, Canal + plaçait quelques sous aussi dans des films pas systématiquement « divertissants ». Ce n'est plus le cas aujourd'hui, ou si peu. Le service public toujours aussi prudent. Donc un film tous les quatre ou cinq ans est le tarif. Si les films de l'« empire du milieu » commencent à avoir peur, et à avoir du mal à exister, vous imaginez la panique à l'étage en dessous. Et j'habite l'étage du dessous. Et surtout, surtout le manque d'éducation, la mauvaise éducation. J'appartiens à une génération qui voyait un film au ciné-club du lycée et deux autres (plutôt bons) aux deux « ciné-clubs » de la télévision chaque semaine. En ce temps où trois chaînes seulement existaient. Aujourd'hui, comment un adolescent peut-il aimer le cinéma avec ce qui lui est proposé, pardon « imposé », entre 17 heures et 22 heures à la télévision ? Si vous mettez un bon livre dans les mains d'un enfant de huit ans, et un autre tout aussi bon à dix ans, il y a fort à parier qu'à vingt ans, il lise des livres pas nuls du tout. Ça vaut pour tout, et pour le cinéma évidemment. Donc, bien du plaisir en perspective...



La graine et le mulet (2007)

Olivier Assayas



L'heure d'été d'Olivier Assayas

Ce qui est formulé dans la question que vous posez n'est en rien mon point de vue : je trouve que le cinéma français est riche et divers. À la fois de ses classiques, de ses cinéastes confirmés et de ses débutants. À la fois au centre et dans les marges. Il a toujours été difficile de réaliser des « films qui affirment une vision personnelle » et sans doute en sera-t-il toujours ainsi, dans le contexte d'une industrie dont la nature est d'être en grande partie déterminée par un marché qui est brutal. Et c'est pour cela qu'il vaut la peine de se battre pied à pied afin de défendre l'espace toujours en danger de ce type de film. Je ne crois pas que ce soit plus difficile aujourd'hui, je crois même que c'est sensiblement plus facile dans la mesure où bien plus de sources de financement sont disponibles auprès d'un nombre accru de guichets. Il ne faut pas confondre l'évolution, les métamorphoses du tissu du cinéma, de ses spectateurs, de ses circuits, de ses valeurs, de sa lecture de sa propre histoire – où pour ma part je vois de la vitalité – avec une dégradation « tangible ».

Plus concrètement, quelle a été votre expérience de financement, de tournage et de sortie en salles depuis vos premiers films jusqu'à aujourd'hui ?

J'ai eu différentes expériences, bonnes et mauvaises, chacune étant liée à la nature intrinsèque du film et non pas à son contexte. Si, concernant l'un ou l'autre de mes films j'ai un malaise quant à la façon dont il a été diffusé, cela tient à un malentendu, ou bien à un manque de cohérence entre le film et la lecture qu'en fait le distributeur.

Pour ce qui est de l'aspect production, je ne crois pas du tout que les producteurs avec lesquels j'ai fait des films (Paulo Branco, Claude-Eric Poiroux, Georges Benayoun, Bruno Pesery, Édouard Weil, Marin et Nathanael Karmitz, Charles Gillibert) « travaillent vite et mal ». Les grands producteurs modernes, Georges de Beauregard, Jean-Pierre Rassam, Stéphane Tchaladjieff, Alain Sarde, Paulo Branco, Humbert Balsan, ont toujours été au service de la vision des

artistes, je les vois mal faire partie du « trio vertueux » dont parle le rapport des 13.

La multiplication des sources de financement, dont vous faites vous aussi mention, peut sans doute être une bonne chose, mais elle semble également augmenter les délais de réponse à un projet, de même que le nombre d'intervenants donnant leur avis sur le scénario, le montage, etc.

Les délais ne sont pas plus longs aujourd'hui qu'hier. J'ai toujours eu besoin de faire mes films dans la foulée de l'écriture et j'ai toujours trouvé le moyen (avec plus ou moins de facilité) de les déclencher au moment qui me semblait le meilleur, le plus juste du point de vue de la dynamique du projet. C'est aussi une question de budget : si on fait un film très cher, on mettra fatalement plus de temps à le financer. Les partenaires donnent leur avis sur les films. C'est normal. Pour ce qui me concerne, je dialogue avec le producteur, avec le distributeur, je considère leur avis précieux. Ça ne m'est jamais arrivé de